

CINDY LIA

À LA FOLIE



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Plumes du Web, 2017
BP 7, 82700 Montech
www.plumesduweb.com
ISBN : 979-10-97232-01-6

À mon grand-père, pour les histoires, pour les souvenirs.

1.

Grain de folie

J'ai toujours eu peur du noir. C'est ma phobie, mon fardeau, mes huit cents dollars claqués en thérapie. Le genre de phobie qui vous réveille en pleine nuit, la gorge sèche, le cœur au fond du pyjama. Le genre qui vous pousse à marcher en crabe sous l'éclairage des lampadaires alors que vous rentrez seule de soirée. Le genre qui vous paralyse comme un enfant de cinq ans devant l'entrée de votre appartement un soir de pluie, quand votre interrupteur refuse de faire son job et que votre subconscient se persuade qu'il y a un monstre caché quelque part dans la pièce. Parce que oui, il y a un monstre, c'est une évidence. Aussi évident qu'il n'y avait pas, au moment où j'ai claqué la porte de mon nid douillet ce matin, de rideaux fermés dans mon salon ou de coupure de courant spécifique au premier étage ! D'ailleurs, si j'en crois la lumière qui filtre sous la porte de mon cher voisin de palier, je suis la seule concernée par cette obscurité soudaine.

Bon d'accord, si je ferme les yeux, serre les poings et compte jusqu'à trois, tout ira bien. Une fois mon stress sous contrôle, je peux toujours tenter une embardée vers les bougies qui ornent mon buffet ancien. Sans me casser la binette de préférence. Mais si l'angoisse monte en

puissance, c'est le malaise vagal assuré ! Et mon corps sera retrouvé au beau milieu du salon, pétrifié de peur, recouvert de poussière, dévoré par les insectes rampants.

Oui, rien que ça !

Ma thérapie me revient en pleine figure et la voix douce-reuse de ma psy bourdonne dans mes oreilles. « *Le tout est de ne pas résister Alicia, pas de panique inutile. Laissez la vague vous envahir jusqu'à ce que la marée ne la reprenne.* » Conseil de psy, conseil débile.

Les mains moites, je tâtonne le long du mur comme un aveugle suit le fil conducteur de son appartement. Mon souffle erratique succède au silence glaçant de la pièce. L'extrémité de mes doigts picote, les tendons se figent, les muscles se crispent. Une bouffée de chaleur étreint la peau laiteuse de mon cou. Je ne serais pas surprise d'y trouver des plaques à mon réveil demain matin. Mon cœur n'est plus qu'un tambour assourdissant dont le rythme anarchique défonce ma poitrine. Je ne vais pas tarder à le faire, ce fichu malaise, si je ne trouve pas vite une source de lumière ! D'autant qu'il me vient une solution pour extraire toute cette panique de mon corps et je ne suis pas certaine qu'elle arrangera la situation. Bien au contraire. Mais ma tête est trop faible pour gagner le combat, alors je cède aux démons de l'angoisse et m'apprête à pousser un cri strident. Tant pis pour l'immeuble, tant pis pour l'égo.

Qu'est-ce que j'attends d'ailleurs ?

Un. Deux. Trois.

— Suuurpriiiiise !

Wow !

J'ouvre péniblement une paupière, éblouie par la soudaine luminosité qui éclaire mon salon. Ma famille, mes amis, mon copain... tout ce joyeux petit monde me sourit

bêtement comme si je ne venais pas de frôler l'infarctus.

— Joyeux anniversaire Al !

Joy me fonce droit dessus mais je ne bouge toujours pas d'un poil, engourdie par la crise qui vient d'être évitée de justesse.

— Viens par là, on a une tonne de babioles pour toi ! frétille ma petite sœur de dix-sept ans.

Dans un coin de l'entrée, je remarque la main de l'un des convives appuyée sur le compteur électrique de mon armoire. Je le fusille du regard tandis que l'on me traîne de force au milieu du salon, face à la montagne de cadeaux qui jonche ma table basse. Mes fonctions vitales reprennent doucement. L'émotion inonde mon petit cœur mais je ne parviens toujours pas à renvoyer autre chose qu'un sourire crispé.

Fichue angoisse !

Tous mes proches sont réunis autour de moi, la veille de mon premier jour de travail, et je ne pouvais espérer plus beau cadeau. Malheureusement, chasser une phobie revient à se débattre dans les sables mouvants : plus vous luttez, plus les profondeurs vous enlissent.

— Ça, c'est de notre part, à maman et moi.

Je déballe un paquet de la taille d'une boîte à chaussures. Le papier rafistolé rappelle les célèbres talents créatifs de ma mère, c'est-à-dire une catastrophe ! Et je souris en me remémorant l'état désastreux de nos cadeaux d'enfance. Longtemps, nous avons cru au père Noël ma sœur et moi. Mais, contrairement à celui de nos copains, le nôtre était plutôt négligé et bordélique. À tel point que nous avons finalement décidé de nous mettre en grève, refusant de déposer du lait et des biscuits à un vieux barbu qui bâclait notre moment préféré de l'année ! Juste après ce fameux

Noël, maman a vendu la mèche. Encore aujourd'hui, je reconnaitrais sa fameuse patte décorative entre mille.

À l'intérieur du paquet repose une petite poupée dans une boîte noire. Je l'extirpe de là et la tend du bout des bras. *Bon sang, elles n'ont pas osé.*

— Vous êtes dingues ! je m'esclaffe en secouant la tête.

Une mini-camisole de force habille le poupin au crâne chauve, les bras croisés sur son ventre. Plus vraie que nature, la moue incurvée, les yeux noirs, elle semble sortie tout droit d'un film d'horreur !

— Faut-il encore préciser que je suis l'infirmière et non le patient ?

— C'est un clin d'œil ma douce, souligne ma mère, un simple clin d'œil.

Ma mère a toujours été un peu extravagante sur les bords et ma sœur a hérité de ce gène. J'ai parfois l'impression de jouer la maman de ce duo infernal. La paire redoutable adore terroriser notre entourage avec son humour de potence. Et vu les têtes médusées des convives dans mon salon, le clin d'œil ne fait clairement pas l'unanimité, une fois de plus.

— Ça, c'est le mien, intervient Tom, mon compagnon.

Il dépose un écrin noir entre mes mains et m'offre un sourire éclatant.

— Désolé, je n'ai pas eu le temps de l'emballer.

Mon cœur, lui, s'emballa à la seconde. Je tourne et retourne l'écrin entre mes mains, l'observant sous toutes ses coutures sans oser l'ouvrir, de peur qu'il ne m'éclate au visage.

— C'est symbolique, ricane-t-il en avisant ma mine déconfite.

À l'intérieur de l'écrin, je découvre une petite clé dont la

forme m'est familière. C'est la clé de son appartement. Un pas de plus pour notre couple, l'engagement dont rêvent toutes les filles. Et il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour le confirmer, les réactions de celles qui nous entourent parlent à leur place : sourires béats, gazouillis admiratifs et regards envieux. Mon teint blafard, lui, tranche carrément avec l'ambiance.

— Merci Tom, c'est adorable, dis-je sans émotion.

— Tu me remercieras ce soir, me glisse-t-il à l'oreille avant de planter un baiser dans le creux de mon cou.

Parler fiançailles, mariage et toutes ces sottises me flanque le tournis. Huit mois d'une relation entrecoupée de pauses, quand Tom partait en séminaires ou que ma formation m'envoyait en stage, me suffisent amplement ! Je l'aime, mais je tiens trop à ma petite vie en solitaire.

Indépendance, affection, liberté. La relation idéale.

Je passe l'heure qui suit à sourire, divertir, puis saluer la joyeuse troupe qui quitte enfin mon appartement. Et c'est le cœur repu d'amour que je me glisse paisiblement sous mes draps, prête pour la grande journée qui m'attend aux portes du réveil.

Le lendemain matin, je passe les barrières de l'hôpital la tête dans le brouillard. La nuit fut courte, animée d'étranges rêves où mon premier jour prenait des allures de pugilat. Au milieu de l'hystérie générale, des ombres et des murs mouvants autour de moi, j'appelais désespérément du renfort pour me sortir de là. Mais personne ne venait et la folie se multipliait, enflant comme un ballon de baudruche sur le point d'exploser. Il n'y avait rien à faire, aucune issue pour échapper à l'inévitable.

Et puis ce regard... Sombre, quasi animal, qui me pourchas-

sait dans la foule sans que je ne parvienne à m'en soustraire. Comme si chacun de mes faits et gestes était traqué par une sorte de prédateur invisible. Plus je courais, plus sa présence m'étouffait, plus je trébuchais dans l'immense couloir sans fin. Essoufflée, je perdais ma voix et mes forces, le ventre noué d'une peur panique à l'idée qu'il me rattrape et me fasse subir je ne sais quelle torture sadique.

Le malaise ne s'était dissipé qu'à mon réveil, laissant toutefois une trace dans mon esprit. Il m'avait fallu quelques minutes avant de m'ancrer à nouveau dans la réalité et me répéter en boucle mon nouveau mantra pour me donner des forces : je vais réussir ce job coûte que coûte !

L'immense bâtisse se dresse par-dessus l'habitacle de mon vieux tacot qui broute sur les pavés avant de finir sa course devant la barrière de sécurité, capot fumant. *Brave bête !* C'est ma première voiture, payée avec mon petit salaire d'étudiante à l'époque. Cette vieille auto date d'avant ma naissance, elle en a sous le capot, c'est certain. Et puis, j'y tiens beaucoup trop pour m'en séparer. Mon premier salaire lui refera une beauté.

Je lève les yeux par-dessus la grille pour admirer l'endroit où je vais passer mes prochaines semaines. Sa prestance me colle le vertige, tout comme la masse de visiteurs se pressant déjà aux abords. On dirait un musée, un lieu classé pour les visites touristiques. Et pourtant, l'austérité de l'époque est intacte, vue de l'extérieur. Même si le vieil édifice a été modernisé, cette façade lugubre derrière ses grandes grilles en fer noir n'est pas très rassurante ! Pour un jour d'automne comme celui-là, quand l'aube tarde à ranimer les rues de la ville et que la nuit tombe bien trop tôt à mon goût, c'est même assez effrayant.

L'histoire du Center Hospital remonte au dix-huitième siècle, quand les méthodes barbares étaient encore d'usage pour soigner les maladies mentales. Des méthodes musclées qui seraient sévèrement sanctionnées si on les appliquait encore de nos jours ! Lobotomies, camisoles de force, douches froides, électrochocs... La parfaite panoplie digne d'un tueur en série façon Dexter ! Je suis bien contente de n'avoir pas vécu à cette période, j'aurais été incapable d'infliger de tels traitements à mes patients. Et puis, entre nous, il faut certainement une petite dose de sadisme pour oser pratiquer ce genre de « soins ».

L'agent de sécurité fouille la liste de l'index pour m'attribuer un badge. Il m'arrache pratiquement la carte d'identité des mains avant de replonger dans ses documents officiels. *Pas si facile d'entrer au Center.*

— Je peux y aller ? je l'interroge, une pointe d'impatience dans la voix.

L'homme me détaille avec un rictus approbateur puis me laisse passer sans un mot.

Quel accueil !

Mais je me fiche pas mal de son silence ou du protocole parce que... me voilà officiellement infirmière !

J'en ferais bien une petite danse de la joie, tiens.

Je gare soigneusement ma voiture à l'angle du bâtiment, un indémodable sourire aux lèvres. C'est mon premier job, le premier d'une longue carrière faite d'espoirs et de défis. J'ai tellement hâte d'entrer dans le vif du sujet, de plonger dans un univers aussi passionnant que terrifiant, de donner de ma personne pour les autres et de changer la vie de ceux qui croiseront mon chemin. Mon existence jusqu'ici n'a été que la salle d'attente de ce moment. J'ai besoin de me sentir utile, j'ai besoin d'adrénaline, j'ai besoin de challenges. Je

suis faite pour ça, c'est une certitude !

Avant de descendre prudemment pour ne pas froisser ma blouse tirée à quatre épingles, je vérifie mon allure dans le rétroviseur. Ma tignasse brune plaquée sous une épaisse couche de laque s'étire en un chignon strict. Le léger trait de khôl brun souligne mes paupières et exhausse l'ambre de mes iris. Un peu de gloss framboise ravive mon teint pâle et hydrate mes lèvres gercées par la récente chute des températures. La sobriété est de rigueur aujourd'hui. Il vaut mieux que la petite nouvelle ne se fasse pas trop remarquer.

Une fois dehors, je prends soin de boutonner ma cape et de rabattre ma capuche tant le vent est violent ce matin. Mais mon trousseau de clés m'échappe dans la manœuvre et coule lamentablement au fond d'une flaque boueuse.

Évidemment. Je suis sûrement plus nerveuse que je ne le pensais. En récupérant le métal visqueux entre mes doigts, je maugrée contre les forces de la nature avant d'entamer un rapide nettoyage. Un peu de saleté n'a jamais fait de mal à personne ! En tout cas, ça n'atteindra pas ma belle motivation. Je me relève avec dignité et...

— Ne bougez pas ma jolie ! gronde subitement une voix dans mon dos.

Ça, par contre, si.

Un bras s'enroule autour de ma taille et me plaque fermement contre un corps d'homme. La fraîcheur d'une lame glisse sur mon cou, ma tête heurte un torse de pierre. Je n'ai même pas le réflexe de pousser un cri qu'un hoquet s'échappe de ma gorge et me coupe le souffle à la seconde où l'étau se resserre violemment sur mon estomac. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour descendre de la voiture, je me retrouve prisonnière sur le parking, dans les bras d'un parfait inconnu. Et je ne mets qu'une seconde à saisir la

gravité de la situation. Deux à cesser de gesticuler. Trois à paniquer.

Un type me tient en joue, un couteau sous la gorge.

2.

Fou à lier

— Doucement Julian, doucement mon grand !

Un colosse aux muscles bandés sous une blouse blanche tente d'apaiser le fugitif d'une voix calme, mais ferme. À distance sécuritaire, il surveille l'homme dans mon dos comme une grenade prête à exploser.

— Lâche délicatement ce couteau, puis écarte les mains de manière à ce que l'on puisse les voir d'ici, insiste la montagne de muscles.

Un autre gaillard le rejoint, tout aussi affolé que son collègue. Ce qui laisse craindre le pire. Personne ici n'est donc capable de gérer une situation d'extrême urgence ?

— Hum... Vous sentez bon, souffle le dingue dans mon cou.

Il ajuste notre position en me calant entre ses jambes. L'air qui m'avait quitté réintègre enfin mes poumons. Je prends une longue et profonde inspiration avant de mettre à profit toute la théorie ingurgitée pendant mes études. Certes, je n'ai pas la force de ces messieurs, mais je dois pouvoir gérer n'importe quelle situation de crise ! Enfin, c'est ce que dit la théorie. Je me lance :

— Est-ce que vous avez entendu ce que l'on vient de vous dire ? Il vaut mieux vous rendre ou vous ne ferez qu'empirer

la situation.

Ma voix est neutre, elle ne trahit pas la nervosité extrême qui me ronge déjà les os.

— Julian, c'est bien ça ? Ces messieurs sont là pour vous aider. Et je suis là pour vous aider, moi aussi.

C'est bien Alicia, continue comme ça.

— Laissez-moi simplement...

— Vous êtes nouvelle ?

— Quoi ? Non, je... enfin oui, mais là n'est pas le problème. Si vous vouliez bien retirer cette...

— Répondez, ma jolie !

Bon d'accord, la théorie est un échec. Et maintenant, mon corps se met à trembler comme un shaker vitesse optimale. Les bouquins omettaient de mentionner le dingue sur le parking qui vous prend en otage à peine le pied posé au sol. Et mes cours d'autodéfense viennent tout juste de se faire la malle entre la flaque de boue et le couteau sur la carotide. Une part de moi appelle au calme et au professionnalisme tandis que l'autre meurt d'envie de brailler comme une hystérique. Un mélange détonnant qui déclenche la colère sourde au bord de mes lèvres.

— C'est une habitude chez vous d'ignorer ce qu'on vous dit ?

Oups...

Tout ce que je vais réussir à faire, c'est l'exciter un peu plus. Et peut-être même y laisser ma peau ! D'autant qu'il m'est impossible de voir son visage et donc de prévoir ses réactions. Qui sait à quel genre de déséquilibré je fais face ? Enfin, dos. Parce qu'en plus d'être provocateur, c'est aussi un lâche sans vergogne qui n'a même pas le cran de me menacer les yeux dans les yeux.

Ses biceps enroulés fermement autour de mon petit corps

m'oppressent et je suffoque, les narines saturées par cette détestable aura qui flotte dans l'air. Là, tout de suite, j'ai juste envie d'éclater en sanglots comme un bébé.

— Je ne vous ferai pas de mal si vous ne bougez pas. C'est tout ce que je vous demande, ma jolie. Le reste, vous me laissez gérer, OK ?

Parce que j'ai le choix peut-être ? En général, les patients réagissent assez mal aux frustrations engendrées par le personnel, mais ce type garde un parfait contrôle de la situation ! Il ne tremble pas, son timbre légèrement rauque ne se voile pas quand il s'exprime et je ne perçois pas non plus de nervosité dans ses gestes. Tout est fluide, étrangement maîtrisé, comme un homme tout à fait sain d'esprit. Ou au contraire... un dangereux sociopathe.

— Qu'est-ce que vous essayez de prouver au juste ?

— Que je suis fou.

Je m'étrangle.

— Vous plaisantez ? Vous prenez cet endroit pour une colonie de vacances ? Une thalassothérapie, peut-être ?

Et je regrette aussitôt ce que je viens de dire.

— Êtes-vous en train d'insinuer que je suis cinglé, ma jolie ? semble-t-il soudainement me reprocher.

— Mais puisque vous venez de dire que...

— Ce que je pense est une chose, ce que vous dites en est une autre ! N'êtes-vous pas censée soigner les gens en leur faisant gober que tout ira pour le mieux ? Que leur petit séjour dans votre prison aseptisée n'est qu'une parenthèse dans leur misérable existence ? Je n'ai encore jamais vu un psy insinuer à son patient qu'il est bel et bien fou ! Ce serait plutôt contre-productif, vous ne trouvez pas, ma jolie ?

J'en reste muette. Me voilà renvoyée dans mes buts par un patient alors que je n'ai même pas encore pris mes

fonctions. Quel manque de professionnalisme ! Qu'est-ce qui m'a pris de dire une chose pareille, aussi ? La peur n'excuse pas tout ! Ce type est malin, il sait ce qu'il fait, il sait où sa petite comédie nous mène. Mais je ne peux pas me résoudre à échouer sur le parking alors que je n'ai pas encore posé un pied dans le service. Ce n'est pas de cette façon que mon premier jour doit se passer. Et si c'était un test ? Une caméra cachée ou bien une sorte de bizutage pour mon premier jour... C'est forcément ça !

J'observe furtivement les soignants sur le qui-vive. Séparés l'un et l'autre de plusieurs mètres, ils observent notre duo d'un mauvais œil. La gravité luit sur leurs visages tendus et je comprends qu'aucun jeu d'acteur ne peut couvrir ce genre de performance. C'est bien trop réel, bien trop périlleux pour être orchestré. Me voilà embourbée jusqu'au cou dans une situation qui fera certainement les gros titres du vingt heures de ce soir !

Bon sang, creuse-toi les méninges, Alicia, trouve quelque chose, vite !

Une violente bourrasque m'oblige à fermer les yeux, sans même déstabiliser le rocher qui me retient. Et c'est le coup de fouet que j'attendais, celui qui me donne le regain d'énergie dont j'avais désespérément besoin. Je n'échouerai pas ici, pas maintenant. Pas si proche du but ! Je gonfle mes poumons, redresse mes épaules et d'une voix claire, lui lance :

— Donc si je résume la situation, vous essayez de prouver que vous êtes fou alors que vous ne l'êtes pas, c'est bien ça ?

Sa main se déplace légèrement puis se cale sous ma poitrine.

— On peut dire ça.

OK, la théorie du sociopathe se confirme au fur et à me-

sure. Peut-être même un trouble de l'affection, une mégalomanie sous-jacente chez un patient qui manque de reconnaissance. Ce type est malin et sait jouer de son état pour toucher un plus grand nombre. Il y a fort à parier que les conséquences de son geste l'important peu, tant qu'il reste le centre de l'attention.

— Pour quelle raison, au juste ?

— Ça, ça me regarde, ma jolie ! Restez à votre place de victime le temps que je me fasse attraper par ces deux abrutis et tout ira bien pour vous.

— J'essaie juste de comp...

— Vous connaissez le dicton « sois belle et tais-toi » ? soupire-t-il dans mon cou. Eh bien ça s'applique parfaitement à votre cas. N'essayez pas de comprendre et le monde s'en portera mieux.

Au diable la théorie, je décide de me la jouer électron libre pour sauver ma peau ! *Et mon honneur au passage.*

— Vous savez quoi, Julian ? Je ne suis pas psy et vous n'êtes pas mon patient.

Il ricane, le son se répercute en écho dans ma poitrine.

— C'est bien dommage, d'ailleurs.

— Et je ne suis pas encore en poste, j'insiste d'un ton plus ferme cette fois.

— Ah oui ?

— Oui ! Donc je suis autorisée à vous traiter de fou furieux, de dingue, de débile mental même, autant que je le souhaite. Ou, si vous préférez que je fasse dans le politiquement correct, j'affirme que vous souffrez bel et bien d'une maladie psychotique qui altère vos facultés de raisonnement ainsi que d'une pulsion névrotique vous incitant à commettre l'irréparable ! Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis prête à vous aider si vous lâchez ce couteau et

me laissez faire. Mais sachez que je n'ai pas peur de vous, Julian. Non, vous n'impressionnerez personne et il n'y aura pas de victime aujourd'hui.

Ses provocations ont eu raison de mes nerfs. Voilà que je m'emporte comme une gamine offusquée ! Ses bras desserrent légèrement leur étreinte, juste assez pour me permettre d'inspirer une délicieuse bouffée d'oxygène qui se répercute aussitôt dans mes membres engourdis. Je reprends des forces.

— Intéressant tout ce jargon médical, lâche-t-il finalement. Mais c'est un jeu risqué, ma jolie ! Après tout, c'est moi qui tiens le couteau ici, c'est donc de moi que votre vie dépend. Vous voulez me faire croire que ça ne vous fait rien d'être à la merci d'un inconnu, d'un dingue, comme vous dites ? De savoir que d'un simple coup de couteau, votre petite vie peut s'arrêter aussi vite qu'elle a commencé ? Ici, sur un parking, un beau matin, simplement pour avoir été là au mauvais moment ?

Sa bouche frôle dangereusement ma nuque.

— D'ailleurs, si je décidais de ne pas vous tuer, qui sait ce dont je serais capable, comme... profiter de la situation par exemple. Ce n'est pas tous les jours qu'une jolie fille se tient dans mes bras. Vous qui avez une théorie sur tout, racontez-moi un peu les effets du manque sur un fou échappé d'asile ? Quelles conséquences cela risquerait-il d'entraîner pour le délicieux otage ?

Je n'avais pas pensé à ça. Est-ce qu'il pourrait abuser de la situation ? Est-ce que mes cours d'autodéfense me suffiraient à retourner ce psychopathe comme une crêpe ? Parce qu'il ne me reste qu'un acte désespéré pour sortir de cet horrible pétrin. Il ne semble pas décidé à me lâcher et je me raidis aussitôt.

— Je vous propose un marché. Pourquoi ne pas simplement me laisser le contrôle de la situation sans ouvrir votre jolie petite bouche à tout bout de champ ? C'est ce qu'il y a de plus raisonnable à faire. Ne me compliquez pas la tâche et je ferai en sorte de ne pas trop vous écorcher avant de vous tuer. Le deal me paraît plutôt correct, qu'en pensez-vous ?

Je l'entends soupirer lourdement pendant le long silence qui scelle notre échange. Est-ce que je suis prête à prendre le risque de me faire tuer pour une petite joute verbale ? Et si je me trompais sur toute la ligne ? Après tout je suis encore novice dans le métier, personne ne pourra dire le contraire. Rien ne garantit non plus que ma méthode soit la bonne, ou que je ne vais pas finir au sol, égorgée par la main d'un dingue. En somme, je suis fichue.

À moins que...

— Vous venez de dire que vous ne me ferez aucun mal si je ne bouge pas Julian, c'est bien ça ? Or, je ne bouge pas. Je vous l'ai dit, je n'ai pas peur de vous et je sais que vous tiendrez vos engagements. Vous êtes un homme de parole, j'en suis sûre ! Sinon vous vous seriez déjà débarrassé de moi. Je suis votre faire-valoir dans toute cette histoire et vous avez déjà réussi votre défi haut la main, vous n'avez plus rien à prouver maintenant.

La persuasion, voilà tout ce qu'il me reste. Avec un peu de chance, il avalera mes arguments et le match tournera à mon avantage.

— Plus maligne qu'elle n'y paraît, susurre-t-il à mon oreille.

D'un bond je sursaute, électrisée par le contact rugueux de sa mâchoire. La lame m'érafle dans le mouvement, la douleur m'arrache un cri, mais Julian pivote le couteau d'un

geste habile et m'évite de peu l'égorgement.

Tiens tiens... Il ne veut donc pas me tuer.

— J'avais raison ! j'exulte. Vous n'avez aucune intention de...

Sa main slalome entre les boutons de ma blouse et effleure ma taille du bout des doigts. Il me serre plus fort contre lui, pose ses lèvres dans mon cou et racle légèrement ma peau avec ses dents. Mon cœur s'accélère, mes cuisses s'entrechoquent. Voilà sa manière de reprendre le contrôle maintenant que j'ai vu clair dans son jeu : mettre en œuvre son autre menace. Je suis prise au piège.

— Lâchez-moi, Julian !

— Hum... j'aime quand vous m'appellez par mon prénom.

— Je... je plaiderai votre cause, je le supplie avec tout mon désespoir. Peu importe la personne que vous essayez de convaincre, je suis disposée à appuyer votre dossier. Mais s'il vous plait... s'il vous plait, arrêtez ça !

Ma petite voix fluette s'étrangle sur le dernier mot. Un sanglot m'échappe. Terrorisée et à bout de nerfs, je ne suis plus qu'un château de cartes qui menace de s'effondrer au prochain coup de vent. Si tous les patients de cet hôpital lui ressemblent, je donne ma démission.

— Je ne comptais pas prolonger ce petit jeu plus longtemps mais il se trouve que j'ai apprécié votre compagnie, ma jolie. Quelle place occuperez-vous au juste ici ?

— In... infirmière.

— De mieux en mieux, ricane-t-il grassement. Je suppose que nous serons destinés à nous revoir alors.

Je ravale un haut-le-cœur tandis qu'il nous pivote vers les soignants. Genoux pliés, les deux hommes s'appêtent à bondir pour limiter les dégâts. Soudain l'angoisse disparaît, la tristesse s'installe comme une vieille amie. Un morceau

de vie repose entre ces murs et je vois la vérité m'échapper comme ce trousseau débile quelques minutes plus tôt. Résolue à devenir le dommage collatéral de cette histoire, je baisse les yeux sur mes mains tremblantes pour cacher les larmes qui montent à mes paupières. J'avais tant de choses à prouver en venant ici, tellement d'espoirs... J'y étais presque, j'aurais pu le convaincre, j'aurais pu gagner la partie, mais j'ai échoué avant même de...

Attendez une seconde !

Mon regard tombe sur l'objet qui gît encore dans ma paume. *Bon sang quelle idiote, je tenais mon occasion depuis le début !*

Comme un dernier espoir, le trousseau visqueux attend sagement son heure. Surtout, ne pas réfléchir, j'avance toujours à l'instinct et mon instinct me crie de sauver ma peau coûte que coûte ! Je détache discrètement une clé du bout des doigts, serre mon poing autour d'elle et guette l'occasion parfaite qui ne tarde pas à venir. Les soignants tentent une nouvelle négociation avec mon agresseur et je profite de l'inattention pour enfoncer le métal d'un coup sec dans la veine de son poignet. La peau craque sous mes doigts, le sang gicle sur ma manche. Le fou grogne dans mon dos et ma prison me libère. Les deux soignants fondent sur le patient qui se laisse prendre sans résistance. Lâchée par le pilier qui me maintenait debout, je bascule en avant et me rattrape au capot de ma voiture, tremblante, à bout de souffle.

C'est fini.

Mais je ne réalise pas encore. Il faut que je sache, il faut que je le voie. Il faut que cet homme s'imprime dans ma réalité. Je tourne rapidement la tête vers le fugitif plaqué au sol qui ne se débat même pas. Une infirmière sortie de nulle

part lui injecte un produit et de violentes secousses animent son corps avant de l'anesthésier.

Dans un dernier effort, Julian relève la tête et nos regards s'accrochent, se défient en silence. J'en profite pour faire un rapide inventaire de ce visage à graver dans ma mémoire. De grands yeux clairs voilés par quelques mèches brunes, des pommettes saillantes autour d'un nez droit, une bouche charnue entourée de jolies fossettes à peine masquées par une barbe naissante. Et ce corps robuste dont j'ai pu épouser les courbes à mes dépens, révèle une méchante forme. Il est bien plus jeune que je ne l'imaginai et bien plus fort aussi.

Ses lèvres s'étirent lorsque je reboutonne machinalement ma blouse, son air impassible se transforme en rictus provocateur. Il sait que je l'analyse tout comme je sais déjà qu'il n'a pas dit son dernier mot. Son air espiègle défie l'autorité. Il est superbe, mais fou. Et dangereux. Il est la faille du système à lui tout seul, mon obstacle sur le chemin de la réussite. Et il s'inscrit désormais sur la liste noire des patients que je viens fraîchement d'inaugurer.

— À bientôt, ma jolie, m'achève-t-il avant de sombrer dans un profond sommeil.

3.

Maison de fous

— Croyez bien que je suis navrée de cette regrettable affaire, Mademoiselle. Julian Hanslow est un patient plutôt... coriace, dirons-nous. Sa vivacité est ingérable, aucun traitement n'en vient à bout. Il n'y a que les injections qui calment son état et vous comprenez bien qu'il s'agit là d'une méthode difficilement applicable au quotidien.

La directrice justifie mon accueil explosif avec une certaine nervosité. Logique.

— Donc, il ne tentait pas de s'évader ? je l'interroge, connaissant déjà la réponse à la question.

— M. Hanslow n'a aucune intention de sortir d'ici. Sa seule occupation consiste à faire tourner la tête du personnel, à les rendre fous.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Sans mauvais jeu de mots, entendons-nous bien.

Je tais ma furieuse envie d'éclater de rire en détournant le regard sur l'immense bibliothèque adjacente au bureau. Une bardée de livres clichés – à la portée de tous au rayon développement personnel de toute bonne librairie – prend la poussière sur les étagères. Et je me demande si le contenu de ces bibliothèques est vraiment lu par ceux qui aiment exposer leur savoir. Qui a envie de lire ça, franchement ?

Après l'épisode du parking, j'ai été convoquée dans ce bureau où un médecin de l'équipe m'attendait pour une auscultation de rigueur. Malgré l'incident, j'ai toujours hâte de prendre mon poste, mais seulement après une bonne douche chaude. Juste pour effacer les sales pattes de ce type sur mon corps ! Je ne l'ai pas revu d'ailleurs, après qu'il fut trainé en salle de soins par un bataillon de soignants, le regard vitreux, tête pendante. Il n'avait plus rien de l'homme déterminé au couteau.

— Néanmoins, poursuit-elle, j'ai ouï dire que votre comportement fut héroïque et que vous aviez grandement contribué à votre libération. Je dois avouer que je suis plutôt impressionnée par ce sang-froid exemplaire. Si vous continuez sur cette lancée, votre avenir ici semble prometteur, jeune fille.

— Je vous remercie, dis-je poliment, mais j'espère faire mes preuves dans de meilleures circonstances.

L'odeur aseptisée de la bâtisse me pique la gorge. Il faut toujours un temps d'adaptation. Du coin de l'œil, je surveille la pendule, guettant l'heure de la délivrance. Je préfère largement l'action à tous les beaux discours.

— Je vous rassure tout de suite, nos autres pensionnaires sont de nature docile contrairement à Monsieur Hanslow. Pour commencer, nous vous confions des patients ancrés dans l'établissement, capables d'intégrer une nouvelle personne à leur quotidien sans perturber leur thérapie. Nous ne vous laisserons pas travailler sans filet, Mademoiselle Bollet.

Je hoche sagement la tête, soulagée de ne pas gérer les plus gros cas. Je ne suis pas, mais alors, pas du tout pressée de rencontrer un autre patient du même acabit que mon agresseur ! L'idée même me flanque des frissons que je

chasse d'une petite danse des épaules. La directrice me fixe de ses yeux ronds comme si je déraillais à mon tour.

— Hum... si vous êtes en état, poursuit-elle, arquant un sourcil derrière ses binocles, je vous propose un tour de l'établissement et plus particulièrement du secteur dont vous aurez la charge.

La femme se lève et m'invite à lui emboiter le pas. Du coin de l'œil, je détaille brièvement sa tenue stricte et les rides sillonnant ce visage flétri. Je ne lui donne pas moins d'une soixantaine d'années, autant dire proche d'une retraite certaine. Son chignon lisse me rappelle le mien, bien que je m'approche davantage d'un épouvantail que d'une jeune première à l'heure qu'il est.

Nous nous engouffrons dans les couloirs lumineux de l'annexe principale où nous saluons l'équipe en poste. Les visages sont fermés, quasi hostiles à notre passage.

— Peter, Seth, je ne vous présente pas Alicia Bollet n'est-ce pas ? Le petit incident du matin a marqué les esprits, je présume.

La directrice ricane doucement sans même tenir compte du malaise qui s'étend entre nous. Chacun à leur tour, les soignants me tendent une main hésitante. Le plus grand, Peter, s'autorise un petit sourire en coin, mais leurs regards excusent surtout la maladresse de leur chef. Je leur souris et poursuis ma route aux côtés de ma nouvelle patronne. Nous aurons tout le temps de faire connaissance sans la supervision hiérarchique plus tard.

En une heure de visite, je mémorise mes nouveaux quartiers. La pièce commune, le réfectoire, la salle de repos, les chambres, les bureaux de psychiatrie, l'infirmierie, la cour intérieure, l'accueil des visites, la loge des gardiens... J'ai l'impression de connaître cet endroit, de l'avoir décortiqué

cent fois à travers mes bouquins, au cours de mes stages. Tout est conforme à l'idée que je m'en faisais et c'est plutôt rassurant.

— Au bout de ce couloir, dit-elle en désignant une porte capitonnée, vous trouverez une chambre d'isolement. Nous considérons cette pièce comme un havre de paix, un lieu dédié au repos du corps et de l'esprit. Lorsque les patients ne gèrent plus leurs propres limites et que le personnel doit intervenir trop souvent, ce sas de décompression nous offre à tous un peu de sécurité. Inutile de vous préciser que monsieur Hanslow s'y trouve en ce moment même, nous n'y entrerons donc pas aujourd'hui !

— Combien de temps y restent-ils ? je m'enquiers, perplexe sur l'efficacité réelle de ce résidu des tortures du siècle dernier.

— Tout dépend de la nature des faits. Nous ne les mêlons plus aux autres pour leur bien mais ils bénéficient toujours des rendez-vous avec l'équipe médicale, d'un suivi psychologique et bien sûr des soins quotidiens.

Le sujet est bien trop vite expédié à mon goût.

— Excusez mon insistance, mais n'y a-t-il pas d'autres alternatives ?

Son visage s'assombrit, une ombre passe sur son regard. Il ne fait pas bon remettre en question les méthodes du Center !

— Pas dans mon hôpital.

Savoir mon agresseur enfermé m'apaise mais j'ai du mal à croire qu'être seul entre quatre murs, avec sa souffrance comme seul écho, soit une méthode de guérison. Alors je persiste en trotinant derrière elle, mes pas calés sur son rythme plutôt vélocé pour une dame de son âge.

— Avez-vous d'autres patients comme Julian Hanslow ?

— Pas dans cette aile. Son état s'est dégradé après le départ de l'un de nos patients, Rodrigue Alano. Un cas particulier.

Interpellée, je m'arrête au milieu du couloir. La curiosité est un vilain défaut mais plus j'en apprend, meilleur sera mon travail.

— Ce Rodrigue, c'est une réussite thérapeutique ? Un patient réintégré ?

Voyant que je ne la suis plus, elle freine et se fige quelques mètres plus loin. Un court silence s'abat dans ce couloir sans âme. J'ai peut-être posé la question de trop... La directrice m'offre le haut de son crâne, sa chevelure grisonnante comme seule perspective, et cette soudaine solitude me noue la gorge. Un courant d'air infiltre les vieux châssis des fenêtres cathédrales, sifflant une rengaine effrayante entre les murs glacés de la bâtisse. Je me dévisse le cou pour chercher des branches auxquelles me raccrocher, mais l'espace vide me revient comme un boomerang en plein visage.

OK, je détesterais trainer ici la nuit !

Mme Hensworth reprend sa route et, sans plus d'explications, me jette froidement par-dessus son épaule :

— Non, un décès.